

JOURNAL D'UN TEMOIN DEPUIS LA BELGIQUE

(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Notre correspondant à Bruxelles, Roberto J. Payró, nous a adressé un courrier depuis cette capitale et nous allons le publier à partir d'aujourd'hui. Il s'agit d'un *journal*, tenu scrupuleusement depuis le 26 juillet et dont la première partie va jusqu'au 4 août. Il nous semble inutile de souligner l'importance de cette correspondance, écrite par un témoin des événements, l'auteur étant, de surcroît, l'écrivain bien connu et apprécié par les lecteurs de notre quotidien *La Nación*.

Bruxelles, dimanche 26 juillet (1914)

Il est 11 heures du soir et je reviens du centre de la ville, de la « *ville basse* » ou du « *bas de la ville* »,

comme on l'appelle ici. Le calme ordinaire régnait partout et petits bourgeois et ouvriers endimanchés, donnant le bras à leurs compagnes, parcouraient fort tranquillement les boulevards, sans un commentaire à propos de la situation, sans même se précipiter pour acheter les dernières éditions des journaux, qui sont, pourtant, remplis de nouvelles alarmantes. Il ne faut pas s'en étonner parce que ce peuple ne s'agite pas ni ne bout à la première excitation et qu'un conflit entre l'Autriche et la Serbie semble être une chose tellement lointaine et laissant indifférents ceux qui ne connaissent pas à fond les concomitances européennes et le choc d'intérêts que ce conflit peut provoquer.

Nous sommes descendus au centre avec Monsieur Georges Hostelet et avons parcouru les boulevards, la place de la Bourse, la place de Brouckère, tous les lieux de réunion, toutes les entrailles de la ville, où sont habituellement

répercutées jusqu'aux moindres agitations, sous forme de ne fût-ce qu'une insolite palpitation ; mais rien ne bougeait, en dehors du rythme commun, on n'entendait pas une voix plus haute que l'autre ni un commentaire agité ; il n'y avait pas le plus léger symptôme de nervosité.

- Il semble que nous sommes les seuls à nous rendre compte de la situation ... ou à l'exagérer - dit Hostelet.

- Pourtant, cette situation est évidemment grave, plus grave qu'à l'époque d'Agadir, et la Belgique est condamnée à entrer en jeu, qu'elle le veuille ou non.

- Oui ; les augures ne peuvent pas être plus défavorables.

Mais nous n'étions pas les seuls à nous alarmer, comme nous l'avons appris par la suite ; bien que ce fût un dimanche (et, ici, le courrier postal ne fonctionne pas les dimanches), les services administratifs ont été très

actifs. Le premier ministre, M. de Broqueville, n'a pas quitté son bureau de toute la journée. Toutes les permissions des soldats et des officiers ont été supprimées. Les chefs de corps de l'armée ont reçu ou vont recevoir les ordres et instructions pour une semi-mobilisation, le dédoublement des unités, la réquisition de chevaux, la préparation de vivres, etc. Nous avons également appris que, si la situation ne s'améliore pas, on renforcera l'armée active de paix avec les *classes* de 1912, 1911 et 1910, l'armée belge atteignant ainsi cent mille hommes. Le gouvernement fait officieusement dire aux journaux : "*Même si les effectifs de l'armée sont portés à cent mille hommes, cela ne signifiera nullement que la guerre est certaine. Il s'agira d'une mesure nécessaire et qui, loin d'inquiéter la population, doit lui insuffler la confiance que la Belgique observe les événements et accomplit son devoir*".

En attendant, le télégraphe du ministère des affaires étrangères fonctionne sans interruption.

Néanmoins, peu après 22 heures, les gens se retirent des boulevards, avec la tranquillité habituelle. Dans une heure, quand les pièces de théâtres se termineront, il y aura un autre petit mouvement de foule et, dans le bas de la ville, il ne restera plus que des noctambules, les habitués, et quelques-uns des innombrables étrangers qui, en ces jours, sont venus visiter Bruxelles, investissant monuments publics, musées, rues et auberges d'un air las et serinant leurs longues rengaines.

Quant à moi, je regagne la maison avec une inquiétude qui ne s'est pas communiquée à la foule, tout comme je n'ai pas été contaminé par leur paisible insouciance.

Si la guerre éclate, après les angoisses inévitables, après la disette et la pauvreté qui

régueront tant qu'elle durera, qui sait si la Belgique ne disparaîtra pas, aimablement absorbée par l'Allemagne, ou démembrée et brisée, après avoir servi, une fois de plus, de champ de bataille !

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *Desde Bélgica. Diario de un testigo (1)* », in LA NACION ; 08/09/1914.